

AXE N°2 : la défense de l'auteur

Activité 1 : le procès entre François Buloz et Honoré de Balzac : étude d'un extrait de l'« Historique du procès auquel a donné lieu *Le Lys dans la vallée* », 1836.

L'étude de ce texte argumentatif sera l'occasion pour les élèves de concevoir avec plus de justesse le travail de l'écrivain. Loin des clichés du créateur romantique inspiré, Balzac, en employant notamment l'image du scalpel et en développant l'idée des scories et de l'informe rappelle que tout ouvrage doit continuellement être remis sur le métier. Publier un texte sans l'accord de l'auteur, sans le fameux « bon à tirer », correspond donc à un véritable sacrilège.

Exemples de questions

1. Dans le domaine de l'imprimerie, qu'est-ce qu'une épreuve ? un « bon à tirer » ?
2. Quels termes Balzac emploie-t-il dans le premier paragraphe pour prouver à son lecteur que le travail de l'écrivain n'était pas terminé au moment de la publication de la *Revue de Saint-Petersbourg* ? Donnez-en l'étymologie.
3. Quelle image de l'écrivain est-elle offerte dans l'expression « cette informe composition livrée à mon scalpel » ? Que nous apprend-elle sur le travail de création ?
4. Quelles sont les inepties de l'édition de la *Revue de Saint-Petersbourg* développées par Balzac ? Encadrez les connecteurs logiques servant à les introduire.
5. À qui Balzac compare-t-il les « ouvriers russes » ? Expliquez l'image et l'effet recherché.

SYNTHÈSE

6. En vous aidant des réponses précédentes, montrez dans un paragraphe argumenté que l'auteur tente à la fois de ridiculiser son adversaire et de provoquer chez son lecteur un sentiment de profonde indignation.

Extrait de Honoré de Balzac, « Historique du procès auquel a donné lieu *Le Lys dans la vallée* », dans *Le Lys dans la vallée*, édition Werdet, 1836.

Le directeur de La Revue de Paris, M. Buloz, avec qui Balzac est en procès au moment de la parution de ce texte, a livré en septembre 1835, une épreuve d'une partie du Lys dans la vallée, à La Revue étrangère de Saint-Pétersbourg. Celle-ci l'a publiée telle qu'elle, alors que l'auteur était en train de la corriger.

Ainsi, sachant que sur seize pages de primitive composition, il ne restait pas souvent un seul mot dans le bon à tirer, il [M. Buloz, directeur de *La Revue de Paris*] a livré à Saint-Pétersbourg les informes pensées qui me servent d'esquisse et d'ébauches. Non seulement il a vendu ce qui ne lui appartenait pas, mais il a trahi à l'étranger la cause de la littérature ; il a fait le plus immense tort à l'écrivain.

Ainsi la lettre de Mme de Mortsauf à Félix de Vandenesse, qui fait seize pages de la *Revue de Paris*, ne se trouve pas dans la *Revue de Saint-Pétersbourg* ; ainsi toutes les phrases sont tronquées ; ainsi dans mon manuscrit, il y avait des notes pour m'expliquer à moi-même ce que je voulais exécuter, comme dans un scénario où l'on met : *Ici la reine reprochera à Pyrrhus son infidélité*. Eh bien, ces notes, ces phrases sans commencement ou sans fin, sont imprimés dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*. Il existe dans cette *Revue* un endroit, le plus palpitant du livre, où vous lisez en grosses lettres : CONTRASTE. Il se trouve au moment où vous verrez Félix de Vandenesse quitter pour la première fois la vallée de l'Indre, emportant la lettre de Mme de Mortsauf. J'avais mis ce mot pour me souvenir de placer en cet endroit cette lettre, qui doit servir de faire ressortir la différence qui existe entre les Françaises et les autres femmes, car vous voyez en effet la pensée qu'elle inspire à Félix de Vandenesse, quand il a laissé Mme de Mortsauf pour lady Dudley. Embarrassé de ce mot, l'éditeur russe en a fait un titre.

Mais le comble de la trahison et du tragi-comique, le voici ! La préface de l'auteur, l'envoi de Vandenesse qui raconte sa vie à une femme, le récit qui est, à proprement parler, l'ouvrage même, tout se suit sans division en Russie, où le cadre est alors dans le tableau. En effet, dans les imprimeries, les ouvriers composent ligne à ligne, sans s'informer des divisions, ni des chapitres. L'auteur indique tout à un chef, nommé metteur en pages, qui scinde les chapitres, dispose enfin la matière typographiquement avec les titres nécessaires. Or, ce travail n'existant pas dans cette informe composition livrée à mon scalpel, les ouvriers russes l'ont reproduite avec la fidélité du fabricant chinois qui, recevant pour modèle une assiette écornée, a écorné de même tout le service à porcelaine qu'on lui commandait, imaginant, en Chinois, adorateur du bizarre, que les Européens abandonnaient la théorie du beau idéal ; en sorte que, dans la *Revue de Saint-Pétersbourg*, ce qui est à la page 45, est à Paris à la page 19. Les incorrections de langage, les scories de la pensée, qui bouillonnent dans l'encrier de l'écrivain pressé de faire son carton avant de peindre sa fresque, tout est publié en Russie. Quand je me suis plaint de cette barbarie à un ami de M. Bellizard, il me répondit : « Bah ! Les Russes n'y regardent pas de si près. » Pauvres Russes qui nous lisent avec beaucoup plus d'attention que les Parisiens, il a fallu vous calomnier aussi !